

XYZ. La revue de la nouvelle

La route ininterrompue

Maurice Henrie



Numéro 77, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3458ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Henrie, M. (2004). La route ininterrompue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (77), 32–34.

La route ininterrompue

Maurice Henrie

J'aime tout ce qui s'ouvre devant moi et fuis tout ce qui se referme. Tout ce qui se termine. De toutes mes forces, je poursuis ce qui n'est pas encore là et qui, dès qu'il y est, devient ce dont je m'empresse de me détourner et de m'éloigner. L'appel du nouveau, l'horreur du même, la crainte de la satiété, la soif de dépassement sont en moi si forts que, face au déjà-vu, à la répétition de gestes semblables, au déroulement de scénarios identiques, j'étouffe et me meurs. Bien sûr, on me dira que pierre qui roule... Mais je n'ai que faire de sa mousse. Je ne veux rien amasser que ce que j'ai déjà et qui me suffit largement.

C'est pourquoi j'aime la route. Toutes les routes. Étroites ou larges. Droites ou sinueuses. Achalandées ou désertes. Sous le soleil ou la pluie. J'aime surtout les routes enneigées ou verglacées, toujours remplies d'imprévus, de défis, de dangers inconnus. Les routes nocturnes, suspendu au faisceau de lumière qui fend et fouille la nuit qui recule. Mais je déteste les culs-de-sac, les ronds-points, les croissants, les sens uniques. Et tout ce qui prétend m'imposer une direction, me dicter une allure, m'empêcher d'aller où je veux. Ce n'est chez moi ni une crise d'adolescence ni une absence de maturité. C'est plutôt une façon d'être. Un choix réfléchi et délibéré. C'est ma manière à moi de sentir la vie. Le plus de vie possible. Le plus vite possible. Car je sais que le temps me tuera et qu'il le fera bientôt.

Ivresse du départ. Sourires irrépressibles. Après les longues et inévitables attentes qui font piétiner d'impatience, griserie du premier ébranlement qui fait frémir le wagon, de la première poussée des réacteurs sur la piste d'envol, du doux roulement du caoutchouc sur l'asphalte. Le simple mouvement m'enivre, pourvu qu'il m'entraîne vers l'avant. Qu'il laisse derrière le décor familial qui ne réserve plus aucune surprise.

Devant moi commence à chaque instant la route ininterrompue et vagabonde. Elle me fournit ma ration d'images inat-

tendues, de sons inhabituels, d'odeurs inconnues. Elle me donne des faims qui creusent l'estomac, des frissons qui font tressaillir d'aise. Surtout, elle se renouvelle de kilomètre en kilomètre. À l'écorce blanche des bouleaux à papier succèdent le galop cambré d'un poulain, l'immobilité solitaire d'un chêne rouge, la verticalité d'un silo gris, la continuité d'une clôture de boulines, la rumeur d'un vol de sansonnets, les girations grinçantes d'une girouette. Le merveilleux, c'est que si je repasse ici après-demain, dans trois semaines, dans quatre mois, je ne retrouverai rien d'identique : les bouleaux seront dans leurs feuilles vertes, le poulain tétera sa mère, le chêne sera agité par le vent, le silo luira sous la pluie, les nuages noirciront les boulines, un vol sifflant de pigeons remplacera celui des sansonnets, la girouette sera tournée plein sud. Et les hommes qui hier marchaient dans l'avoine mûre, en arrachant du bout des doigts, ça et là, quelques épis, marcheront demain, avec lenteur et difficulté, dans la boue des labours, abandonnant en plein champ le tracteur en panne.

Si dans deux jours, dans deux semaines, dans deux mois je reviens où je passe aujourd'hui, cette fois en faisant le trajet en sens inverse, ce sera comme si je faisais une première randonnée. La girouette sera immobile dans l'accalmie de l'après-midi, il y aura dans le ciel une corneille unique, il poussera de l'herbe dans les fentes des boulines, on sera à repeindre le silo en bleu, le chêne sera de nouveau immobile, le poulain sera couché dans l'herbe, les bouleaux sembleront plus nombreux qu'auparavant. Le tracteur, lui, aura disparu, remorqué ailleurs. Ces changements me plaisent. Bien sûr, tout n'est pas entièrement nouveau, mais les écarts sont suffisants pour faire échec à la monotonie et me garder de l'ennui.

Demain, cependant, je prendrai une autre route. Car j'éprouve un fort désir de renouveler le stock d'images et de sensations dont je fais si grande consommation. Dès les premiers kilomètres, je sentirai, du moins je l'espère, l'odeur de l'eau printanière dans les ruisseaux, j'entendrai les coups de marteau d'ouvriers en train de refaire un toit, je verrai l'avion du garde-chasse tournoyer au-dessus du marais, je goûterai la ciboulette nouvelle

qui pousse entre le soleil et le vent, je caresserai des doigts les bourgeons précoces d'un mélèze. Et si, le soir, je reviens par la même route, je sais que rien de tout cela ne sera le même. Je sais surtout que le décor sera assez différent pour satisfaire toutes mes faims.

Si tout cela ne suffisait pas, si la nouveauté et l'imprévu venaient à manquer un jour, il reste encore, pour calmer mes appétits, la route entre Orléans et Embrun, entre Chicoutimi et Falardeau, entre Phoenix et Sedona, entre Bruges et Ostende, entre Agios Nikolaos et Khandia. Et bien d'autres encore. Elle est mon bien le plus précieux. Ma béquille sans laquelle le quotidien serait intolérable. Je compte sur elle comme le fumeur sur sa cigarette et l'ivrogne sur sa bouteille.